

[Critique]

jeudi

21.06.18

La double énigme ou la concordance des temps – sur deux expos de Benoît Maire

Par Sally Bonn

Benoît Maire est un artiste singulier qui se situe entre la philosophie et l'art. Il « pratique » d'ailleurs les deux en travaillant l'écart qui les sépare et les rassemble. Il nomme cet entre-deux *Esthétique* dans un renvoi direct mais réinventé de la discipline du même nom. Il s'inscrit ainsi dans une histoire et dans une généalogie. Deux expositions monographiques donnent actuellement à voir ce travail remarquable. La première intitulée *Thèbes*, a démarré au Capc de Bordeaux au mois de mars et se poursuit jusqu'en septembre ; la seconde *Un cheval, des silex* vient d'ouvrir à Paris à la galerie Nathalie Obadia. On retrouve dans ces deux expositions ce qui fait la richesse d'une œuvre dont la maturité peut étonner pour un artiste né en 1978 et dont le travail a démarré au milieu des années 2000.

Son œuvre protéiforme se déploie différemment dans les expositions de Bordeaux et de Paris, mais selon un même vocabulaire particulier de formes et d'objets : des tableaux de nuages, des sculptures qui sont des assemblages, des photographies, des films vidéo, des installations,

des meubles, des textes et documents, des objets divers récupérés ou fabriqués parmi lesquels dés, coquillages, fossiles, images anciennes, clavier ou souris d'ordinateur... Aucun objet n'est seulement là en soi. Ils sont tous pris dans un tissu historique et syntaxique, un texte qui est une combinaison de signes visuels ou conceptuels. Cet ensemble peut se concevoir selon un double scénario : comme un ensemble d'objets divers qui montre la capacité de l'artiste à investir une multiplicité de medium, ou comme une seule et même syntaxe qui formule dans des lieux différents et selon des configurations variées la problématique qui est la sienne. Le deuxième est plus juste, mais sans doute réducteur, car l'enjeu du travail est multiple. S'il s'agit bien d'une dialectique qui met en œuvre les rapports du visible et du dicible, du voir et du penser, du concept et de l'affect, de la création et de la réception artistique, celle-ci ne cesse de se reconduire en de multiples ramifications qui explorent le sens caché (ou pas) de notre existence au monde. D'où cette dimension énigmatique présente partout et notamment à travers la figure du Sphinx.

Cette esthétique constitue un outil de compréhension et d'appréhension des problèmes rencontrés dans l'art actuel et se déploie par ses textes et dans ses œuvres.

Benoît Maire se pose des questions philosophiques qu'il laisse à dessein en suspens ou auxquelles il répond plastiquement. Ayant ainsi dépassé la « pratique-théorique » qui nourrissait la réflexion critique des artistes des années soixante, il pense par les œuvres et théorise à travers sa pratique plastique.

Plutôt que cette « pratique-théorique » qui faisait de la théorie « une forme spécifique de la pratique » pour citer le philosophe Louis Althusser, Benoît Maire propose une *pratique esthétique*, nouant ainsi autrement la pensée et l'art dans un faire-philosophique à travers et avec des images et des choses. Mêlant des concepts et des objets ou remplaçant l'un par l'autre, comme il le fait dans l'ouvrage qu'il a publié sous le titre *L'Esthétique des différends*, en référence directe au concept du philosophe post-structuraliste Jean-François Lyotard. Poursuivant certaines de ses réflexions plastiques dans l'écriture, il insiste, dans son *Esthétique des différends*, sur l'importance de celle-ci pour comprendre notre époque actuelle, appelée pour le dire vite, post-moderne. Cette esthétique constitue un outil de compréhension et d'appréhension des problèmes rencontrés dans l'art actuel et se déploie par ses textes et dans ses œuvres.

Son art est, selon ses propres mots, à la fois un système de concepts et un arrangement visuel d'affects. Plutôt qu'arrangement, qui dit un peu ironiquement (comme on arrange son intérieur par exemple, mais aussi comme on fait un compromis, et la part d'humour du travail est très importante) la manière d'accoler les choses entre elles, on peut aussi parler d'agencement, ou bien encore de syntaxe. Car tout le travail de l'artiste se construit dans la durée et dans l'espace selon une phraséologie. Son art adopte la discussion comme mode d'investigation, invitant le spectateur à remplir les blancs de la phrase que les œuvres constituent. Cette phraséologie à l'œuvre permet de dépasser une binarité structurelle, présente dans la figure du double et de la coupure : objets coupés, têtes tranchées, corps fragmentés, une manière de ne jamais donner la pleine résolution du problème.

S'il est fréquent d'insister sur la dimension philosophique de son œuvre, son travail n'a pourtant rien de conceptuel dans le sens qu'ont donné à ce mot les artistes historiques de l'art conceptuel, ramenant l'œuvre d'art à sa simple expression, aux mots qui le définissent. Les mots et les idées sont importants ici, certes, mais dans la mesure où ils introduisent dans le discours une part de fiction et laissent ouvert le sens et l'imaginaire. Par ailleurs, la part sensible voire sensorielle de son travail se manifeste par le choix des matériaux, par des textures, des couleurs, des gestes. Ceux du sculpteur sont aussi les outils de la pensée. L'artiste a pris acte de l'épaisseur du discours et lui donne forme par la matérialité de la peinture, par la transparence colorée du cristal, les circonvolutions des coquillages, la texture d'une pierre.

Chacune des expositions de Benoît Maire est l'occasion pour lui de poser une question et de mettre en avant des gestes. Celle qui lui est consacrée au Capc de Bordeaux, *Thèbes*, examine la dialectique de l'origine. Elle regroupe un ensemble de 80 œuvres assemblées en trois nouvelles séries : les *Peintures de nuages*, les *Journaux de guerre* et les *Châteaux*.

Le titre de l'exposition évoque la ville grecque du même nom et la mythologie qui l'accompagne. Celle de l'énigme du Sphinx, cette question posée à laquelle les habitants de Thèbes ne parvenaient pas à trouver de réponse et périssaient. Seul Œdipe trouve la solution et sauve la ville de la menace, celle de l'ignorance. Et la réponse, c'est l'homme. Le Sphinx est à la fois la figure de l'énigme et ce monstre composé d'une tête de femme, d'un corps de lion et d'ailes d'oiseau. Une chimère. Benoît Maire interroge l'origine des choses, jamais définitives ou définies, qu'une image de l'exposition illustre : une poule (sans tête et déplumée) et un œuf. *Either/or* écrit l'artiste sous chaque image. C'est une autre manière de poser la question du choix. Un film illustre cette dialectique qui porte sur les causes et les conséquences de toute situation, de tout événement, de tout acte. Toute relation de pouvoir peut se retourner en relation de soumission, l'une étant la cause mais aussi la conséquence de l'autre.

L'horizontalité est prépondérante, c'est elle qui permet la circulation, la corrélation et la discussion des objets entre eux.

L'artiste est soumis à des choix qu'il reconduit dans l'espace de l'exposition et ce, dès l'entrée. La circulation au Capc est conçue de telle manière que nous sommes confrontés à des décisions. La première : où aller ? À gauche ou à droite ? De chaque côté, le travail se déploie sous forme d'objets, de sculptures, de peintures de nuages, de meubles et d'images. Nous sommes amenés à nous déplacer entre les choses et autour d'elles. L'espace est peuplé de fantômes, de présences : des chaises vides en attente d'être occupées, ces mains qui désignent le ciel, dont l'image originale est celle de Saint Jean Baptiste de Léonard de Vinci ; les Sphinx suspendus, les voix, paroles qui se répondent dans le silence de l'espace, les tables d'un soir, les journaux d'un autre temps, la trace du père, des pairs.

Les objets sont posés sur des tables ou des meubles, sur des supports divers (marbre, bois). L'horizontalité est prépondérante, c'est elle qui permet la circulation, la corrélation et la discussion des objets entre eux. Cette horizontalité remet en cause le principe transcendantal et suggère une absence de hiérarchie entre les choses et les idées, les

affects et les concepts. Elle permet l'assemblage, le montage d'éléments matériels et conceptuels. Ce qui intéresse l'artiste c'est le sens qui émergera de cette disposition nouvelle.

Cette absence de hiérarchie fait aussi que l'œuvre se déploie sans distinction entre le choisi et le rebut, l'exposé et le rejeté. Un tas de déchets (cailloux, sacs en plastique, gobelets, chutes de bois, coquillages, cordes, toiles peintes, papiers froissés,...) occupe l'angle d'une pièce et on comprend que chaque objet qui s'y trouve peut à nouveau recouvrer un statut d'œuvre, sans que cela soit jamais définitif et modifier ainsi le sens même de ce que nous voyons. Tout est en déplacement dans le temps et dans l'espace.

Ce qui décide à la situation de l'objet c'est l'indexation. Qu'il ait été désigné par cet index qui parcourt l'œuvre de Benoît Maire. Le doigt qui montre, qui pointe, la main, cet outil et cette arme dit Aristote. *Thèbes* est une exposition à l'échelle de la main, du corps. L'ensemble est fait à la main non *par* l'artiste mais *de* l'artiste. La main qui montre, celle qui écrit, qui trace, qui assemble, qui fabrique.

Au mois de mars, avant de visiter l'exposition du Capc, j'ai accompagné Benoît Maire à la ferronnerie bordelaise Fer Émeraude de Françoise Batby et Pierre Guillebeaud. C'est là, dans cet immense capharnaüm de grilles et de circonvolutions de métal qu'il fait fabriquer ses *Châteaux*, petites architectures de laiton, fines tiges soudées qui fabriquent un espace structurel assemblé avec d'autres éléments : une jambe de femme, un niveau à bulle, une pierre, qui servent à porter d'autres éléments : papillons pris dans la résine, plateau portant un clavier sur lequel se trouve une souris d'ordinateur. Il était venu ce jour-là avec ses tiges de métal et a décidé sur place, sur l'établi du ferronnier, la hauteur d'une tige horizontale ou le point de jonction et de soudure. Tout paraissait relever du hasard ou d'une décision totalement contingente. Le *Château* conçu sous nos yeux et dans l'instant a pris place dans l'exposition *Un cheval, des silex*. Il se trouve posé non loin d'un arbre fossilisé taillé en index pointé vers le ciel, ou les nuages.

Il faut s'attarder dans l'exposition car chaque objet résiste et reconduit l'énigme de l'œuvre.

À la galerie Nathalie Obadia dans laquelle Benoît Maire inaugure sa première exposition personnelle, on retrouve de nouvelles *Peintures de nuages* et des *Châteaux* auxquels s'ajoutent des *Sphinx*, des chevaux et des radios. L'introduction du son comme composante de l'atmosphère de l'exposition ouvre une nouvelle dimension. Une radio portable ancienne (vestige d'un temps révolu) diffuse dans une salle du fond de la galerie une conversation entre un homme et une femme. Elle pose des questions sur la guerre ou la fin (de l'homme ou de la femme, de l'amour ou de l'idéologie) auxquelles l'homme répond par oui ou par non. Là encore la binarité est déjouée par la voix qui remplit l'espace et dialogue avec les autres pièces. Prêtant voix à une tête coupée de profil (emprunt d'une sculpture grecque) qui regarde d'un seul œil une roche fossilisée.

Le vocabulaire s'étend dans ses formes et dans le temps. Des flèches préhistoriques ou des fossiles de poisson côtoient des outils contemporains. Des chimères en cristal coloré (une magnifique pièce en cristal bleu composée d'un corps de cheval qui surgit du bas du corps d'un héron) ou un Sphinx en cristal bleu clair dont la tête est en

coquillage et le bas du corps en quartz. Cette pièce est posée sur un tabouret. Les chaises dans l'exposition sont objets ou supports et pensées en corrélation avec les peintures et les objets. Une autre radio diffuse un son conçu par l'artiste, une musique des sphères et de la découverte artistique et philosophique qui accompagne les peintures de nuages et le film d'animation : la silhouette d'un cheval dont le corps constellé d'étoiles marche au pas sur fond noir. Quelque chose d'un peu magique flotte dans l'espace.

On peut saisir l'œuvre dans son ensemble fragmenté d'un regard relativement rapide tant l'accrochage est fluide. Mais il faut s'attarder, aussi, car chaque objet résiste et reconduit l'énigme de l'œuvre. La dernière est sans doute celle du titre de l'exposition, *Un cheval, des silex*, dont l'artiste dit que c'est une nouvelle théorie de la production artistique. Le cheval, moyen de la fuite, c'est l'art. Il y a un seul moyen de la fuite mais des multiplicités de lectures ou de possibles. Le pluriel de cheval, c'est silex, un autre nom de l'exil. Le silex c'est une roche sédimentaire très dure formée par précipitation chimique, c'est aussi ce qui par frottement ou percussion produit une étincelle. Benoît Maire va chercher du fond de l'histoire un moyen d'affirmer le présent, par frottement. Ainsi, dans le sillage de Walter Benjamin, l'artiste cherche-t-il à dynamiter le cours du temps, en s'arrachant « à la « continuité » réifiée « de l'histoire » » et fait surgir la magie des choses de notre époque.

Mais ce qui est peut-être le plus énigmatique dans l'œuvre de Benoît Maire c'est la beauté de ses objets, de ses tableaux et de ses agencements. Une beauté qui résiste elle aussi. Un défi.

« Thèbes », une exposition de Benoît Maire au capc, Bordeaux, jusqu'au 16 septembre.

«Un cheval, des silex », une exposition de Benoît Maire à la Galerie Nathalie Obadia, Paris, jusqu'au 21 juillet.

Sally Bonn

CRITIQUE, MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN
ESTHÉTIQUE (UNIVERSITÉ DE PICARDIE)